



# PERSPECTIVES UKRAINIENNES

*Lettre d'information*

**"L'Ukraine a toujours aspiré à être libre." Voltaire**

## SOMMAIRE

### Page 1:

- Agenda
- Le mois d'avril dans l'Histoire

### Page 2:

- Première participation de l'Ukraine au salon du livre de Paris par Alla Lazareva

### Page 3:

- 5 questions à Michale Boganim, réalisatrice

### Pages 4:

- La terre outragée, un film de Michale Boganim

### Page 5-6:

- Rencontre avec Alain Blum et Maria Craveri, co-auteurs du livre Déportés en URSS, récits d'Européens au goulag

### Page 7:

- Joseph Roth (1894-1939) par Stéphane Pesnel

### Page 8-9:

- Entretien avec Antoine Arjakovsky, codirecteur du département de recherches Société Liberté Paix au Collège des Bernardins à Paris

### Page 10:

- Actualité du livre

## AGENDA

- ⇒ Le jeudi 12 avril 2012, l'Association Française des Etudes Ukrainiennes vous invite à la conférence de Daniel Beauvois, professeur émérite en histoire de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et ancien président de l'AFEU sur le thème **Nouveaux regards historiques sur le XIXe siècle en Ukraine** de 18 à 20 h. au Centre d'Etudes Slaves, 9 rue Michelet, 75006 Paris.
- ⇒ Le vendredi 13 avril 2012, le groupe **Plaï**, originaire de Tchernivtsi, donnera un concert à *La Salamandre* à Cognac à partir de 20h30. Entrée : 10 euros, gratuit pour les moins de 15 ans. Contact: 06 52 09 66 41 ou 05 17 22 50 94.
- ⇒ Le jeudi 26 avril 2012, Ciné-club ukrainien : **La Désintégration** *vostf* de Mykhaïlo Biélikov, Espace culturel de l'Ambassade d'Ukraine, 22 avenue de Messine, Paris 8ème **Séance dédiée à la mémoire de Mykhaïlo Biélikov, décédé le 28 mars 2012. Entrée libre - réservation souhaitée au 01 43 59 03 53**

### Le mois d'avril dans l'Histoire:

- |   |   |  |
|---|---|--|
| <p><b>1.4 :</b><br/>1981 - Introduction de l'heure d'été pour la première fois en Ukraine<br/>1809 - Naissance de Nicolas Gogol à Sorotchintsy près de Poltava</p> <p><b>2.4 :</b><br/>1905 - Naissance de Serge Lifar, danseur de ballet</p> <p><b>3.4 :</b><br/>1933 - A Kherson, Yuriy Voroniy réalise la première transplantation de rein au monde<br/>1918 - Naissance d'Oles Hontchar, écrivain</p> <p><b>4.4 :</b><br/>2004 - Création de Wikipédia en ukrainien</p> <p><b>5.4 :</b><br/>1975 - Naissance de Sergei Klimentiev, joueur de hockey</p> | <p><b>8.4 :</b><br/>1919 - Naissance d'Omeljjan Pristak, historien, linguiste, fondateur de the <i>Harvard Ukrainian Research Institute</i></p> <p><b>9.4 :</b><br/>1919 - Borys Martos devient premier ministre du Directoire de la république populaire ukrainienne.<br/>1930 - Sortie officielle du film « la Terre » d'Olexandr Dovjenko</p> <p><b>12.4 :</b><br/>1912 - Création de Plast, principal mouvement scout ukrainien</p> <p><b>15.4 :</b><br/>1994 - L'Ukraine devient membre associé de la Communauté des Etats indépendants (CEI)</p> <p><b>16.4 :</b><br/>1914 - Naissance de John Hodiak, acteur américain d'origine ukrainienne</p> | <p><b>17.4 :</b><br/>2007- Le Comité exécutif de l'UEFA accorde l'organisation du Championnat d'Europe de football 2012 à la Pologne et à l'Ukraine.</p> <p><b>20.4 :</b><br/>1938 - Introduction de l'apprentissage obligatoire du russe dans toutes les écoles d'Ukraine</p> <p><b>22.4 :</b><br/>1838 - Rachat du servage de Taras Chevtchenko</p> <p><b>23.4 :</b><br/>1959 - Création de l'Union des journalistes d'Ukraine</p> <p><b>26.4 :</b><br/>1986 - Le 26 avril 1986, à 1h23, le réacteur numéro 4 de la centrale de Tchernobyl explose.</p> <p><b>29.4 :</b><br/>1918 - Lors d'un coup d'État contre la Rada Centrale, Pavlo Skoropadsky est proclamé Hetman</p> |
|---|---|--|

## Première participation de l'Ukraine au salon du livre de Paris

*Maria Matios, Laryssa Denysenko, Tymophiy Gavryliv, Evguenia Kononenko, Anton Kouchnir, Iryna Lykovych et Evguen Pology faisaient parti des 3000 écrivains du monde entier invités au 32ème Salon du livre parisien. Aucun d'entre eux n'a pour le moment été publié en français.*

A Paris Expo - Porte de Versailles, le flot des visiteurs est continu. « Qu'on ne me dise pas qu'internet est un danger mortel pour le livre », fait remarquer un éditeur français qui tient un stand de littérature pour la jeunesse. L'arrivée des écrivains ukrainiens au salon s'est faite discrètement. « Nous avons décidé de commander une salle de conférence, mais pas encore un stand », explique Eléonora Symonova, directrice de la maison d'édition « Nora Drouk ». Elle souligne que l'essentiel, pour cette première intervention, était de créer de nouveaux contacts et de faire en sorte, pour la suite, que de nouveaux livres soient traduits de l'ukrainien vers le français. « Un petit territoire pour négocier tranquillement, c'est ce qu'il nous faut actuellement, estime l'éditrice. Pour un stand, il faudrait une participation de l'état ». Selon les organisateurs du voyage des écrivains, l'état ukrainien n'était pas hostile à cet événement, juste absent. Financièrement et physiquement. « Le comité d'état pour la télévision et la radio, chargé des maisons d'édition, démarre l'année budgétaire. Le Salon du livre de Paris n'est pas prévu dans la liste des événements qu'ils soutiennent, explique Eléonora Symonova. Ils ont simplement trouvé prudent ne pas s'engager... ». L'ambassade d'Ukraine, de son côté, ne s'est pas manifestée. Les diplomates n'ont pas trouvé le temps de faire une apparition le soir de la présentation ukrainienne. « L'état ne nous empêche pas de travailler, et c'est très bien comme ça ! » conclue Mykola Kravtchenko, un des organisateurs ukrainiens du voyage.

Les participants ukrainiens sont donc venus à Paris grâce à des soutiens privés. Les écrivains affirment que ce soutien d'hommes d'affaires et de personnalités politiques ne les oblige à aucune contrepartie publicitaire. Et qu'ils restent libres de travailler et de s'exprimer comme ils le veulent, même si en Ukraine la vie est loin d'être simple. C'est aussi grâce à des capitaux privés que les organisateurs ont édité et présenté pour la première fois un « Almanach de la littérature ukrainienne contemporaine ». Dans ce recueil, une notice biographique et un extrait d'œuvre traduit en français présentent chacun des seize auteurs : Laryssa Denysenko, Anatoliy Dnistrov, Tymophiy Gavryliv, Vassyl Kojelianko, Yevhenia Kononenko, Léonid Kononovych, Anton Kouchnir, Lada Lousina, Iryna Loukovytsch, Maria Matios, Ievhén Polojiy, Ivan Riabtchii,

Irene Rozdobudko, Natalka Snaidanko, Dmytro Tchystiak et Oxana Zaboujko. « Parmi tous ces écrivains, seules quelques poésies de Dmytro Tchystiak sont traduites par ailleurs en français », explique Anetta Antonenko, directrice de la maison d'édition « Calvaria ».

Mais les autres auteurs sont actuellement en lecture dans plusieurs maisons d'édition françaises. L'intérêt pour la littérature ukrainienne s'éveille petit à petit. En automne, nous emmènerons encore un groupe d'écrivains au Festival de la littérature européenne à Cognac. Ce sera la première fois que l'Ukraine participera à un tel événement culturel. Notre pays aura un statut d'invité spécial. Il sera le premier pays non-membre de l'Union Européenne à y avoir une telle présence ». On ne peut pas dire que la petite table de négociation occupée par les Ukrainiens ait attiré les foules. Pour autant, la vie ne s'est jamais arrêtée dans ce coin tranquille de Paris-Expo. Un photographe officiel s'exerçait à immortaliser l'Almanach en français. Un éditeur de province cherchait des romans étrangers sur la mer. Un agent littéraire négociait le droit de promouvoir des histoires policières d'Andriy Kokotuha... « Aujourd'hui, on ne trouve que les œuvres d'Andriy Kourkov, Youri Androukhovytch et Lubko Derech dans les librairies francophones », regrette Iryna Dmytrychyn, professeur à l'INALCO. « Mais deux nouveaux romans sont en cours de traduction. Il s'agit de textes de Serguïy Jadan et Youri Androukhovytch. »



Côté librairies, une nouveauté : la librairie du Globe, spécialisée en littérature russe, a profité de la venue d'écrivains ukrainiens pour ouvrir solennellement un rayon dédié à ce pays. Désormais on pourra y trouver des textes en ukrainien, mais aussi acheter l'essentiel des livres sur l'Ukraine sortis en français.

Les premiers pas du livre ukrainien en France peuvent ainsi paraître modestes. Et ils le sont. Mais la tendance est manifestement ascendante. Nouvelles traductions, présence croissante dans les librairies, participation à de nouveaux événements culturels... Rien à voir avec le désarroi que l'on pouvait observer au stand russe, pourtant bourré de livres en français. « Je ne comprends pas pourquoi l'écrivain russophone le plus traduit dans le monde est un certain Andriy Kourkov, qu'on ne lit même pas en Russie ! » s'indigne un traducteur connu. Et c'est comme ça ! Le monde est assez grand pour que l'écrivain ukrainien Andriy Kourkov soit lu et édité partout, sans la bénédiction du Kremlin... « Cette génération d'écrivains ukrainiens a le défi des pionniers en Europe occidentale, estime un journaliste. C'est une grande épreuve, mais aussi une chance. » A eux d'en profiter et de trouver leur place dans les grandes librairies et les maisons d'édition prestigieuses.

Alla Lazaréva

## 5 questions à Michale Boganim, réalisatrice de *La Terre outragée*



### Pourquoi et comment êtes-vous devenue réalisatrice ?

J'ai d'abord fait de la photographie, j'ai ensuite intégré une école de cinéma, la **National Film School** de Londres. J'aspirais à réaliser des films conjuguant un ancrage dans un contexte historique, politique ou social avec une dimension esthétique affirmée...

### Pourquoi le choix d'une fiction et non d'un documentaire sur un sujet si sensible que la catastrophe de Tchernobyl ?

Je voulais raconter une histoire d'amour sur fond de catastrophe, je ne souhaitais ni une reconstitution historique, ni un pamphlet contre le nucléaire, mon am-

bition était de raconter l'invisibilité de la catastrophe à travers des destins personnels... Montrer un aspect humain, se placer du point de vue des gens, dans l'avant et l'après catastrophe. Seule la fiction me permettait une telle démarche.

### Quelles ont été vos sources d'inspirations et influences cinématographiques ?

Tout le cinéma russe et ukrainien de Dovjenko à Tarkovski, ainsi que **Hiroshima mon amour** ou encore **Pluie noire**. Je me suis aussi inspirée des livres **La Supplication** de Svetlana Alexievitch et **La Route** de Cormac McCarthy... J'ai par ailleurs recueilli de nombreux témoignages sur la catastrophe.

### Comment êtes-vous parvenue à convaincre Olga Kurylenko de participer à ce projet ?

Olga a lu le projet et a adoré le scénario... elle voulait absolument faire le film, elle est ukrainienne et c'est une histoire dont elle se sent proche. Je pense qu'elle est parfaite pour le rôle. Elle a su donner une autre image que celle de la James bond girl...

### Quelle place occupent les pays d'Europe orientale, et notamment l'Ukraine, dans votre filmographie ?

Je suis issue d'une famille ukrainienne ayant émigré il y a trois générations. J'ai déjà réalisé un film **Odessa...Odessa !** qui traitait de la communauté juive d'Ukraine. On verra pour mon prochain film...





## Rencontre avec Alain Blum et Marta Craveri, co-auteurs du livre *Déportés en URSS, récits d'Européens au goulag* paru aux éditions Autrement

### Pourquoi avoir choisi la méthode des récits de vie pour évoquer l'histoire des déportés européens au goulag ?

On connaît relativement bien désormais la déportation en tant que moment, événement historique. Beaucoup de travaux ont été publiés à partir des très nombreuses archives qui sont conservées, produites par l'immense bureaucratie soviétique et autres appareils administratifs.

Mais les archives ne donnent que peu d'information sur les parcours de vie de ceux qui ont subi ces déportations, ou plutôt donnent des "morceaux de vie". Elles montrent la déportation, elles montrent le transport, elles montrent la vie à travers des rapports écrits par le NKVD ou le MGB, dans les villages spéciaux ou les camps. Qui plus est, les archives découpent les vies en morceaux, puisqu'elles ne décrivent que ce qui se passe à un moment donné. Enfin, elles sont marquées par le regard de celui qui écrit : le policier, le membre du parti, etc.. Or nous avons voulu faire une histoire, produire un récit historique, en partant des vies, dans leur entier, de ces femmes et ces hommes qui furent déportés, vues de leurs propres yeux, à travers leur mémoire.

Nous avons voulu faire une histoire qui parle autant de l'avant et de l'après que du pendant. D'autre part, très souvent, l'histoire des déportations est aujourd'hui faite dans des cadres nationaux, au sein des nouvelles écritures des histoires nationales dans tous les pays qui ont souffert de cela. Il y a une histoire des déportés polonais, au sein de l'histoire de la Pologne ; une histoire des déportés ukrainiens, au sein de l'histoire de l'Ukraine, etc.

Par exemple, au musée des victimes du génocide de Vilnius, on ne parle que de la déportation des Litvaniens, mais pas du tout des Lettons et des Estoniens, ni même des Juifs de Lituanie qui subirent les mêmes vagues de déportations, alors qu'ils étaient à l'époque litvaniens (je ne connais malheureusement pas les musées analogues en Ukraine, donc ne peux les évoquer ici).

### A quelles difficultés furent confrontés les détenus lors du retour à la vie civile ? et pour quelles raisons certains déportés, notamment ukrainiens, sont-ils restés sur leurs lieux d'exil ?

Les destins sont variés, dépendent des pays de retour (ou des républiques soviétiques, dans le cas où ces retours étaient à l'intérieur de l'URSS), des personnes rencontrées, des aides reçues ou non. Très souvent, les déportés se heurtèrent, d'abord au silence, au non-dit. Ils ne pouvaient raconter leur expérience. Les enfants, nés en Sibérie, n'avaient même pas, souvent, connaissance de la violence subie, au moment de la déportation, par leurs parents. Beaucoup furent aussi stigmatisés, empêchés de poursuivre leurs études, ou limités dans les possibilités ouvertes. Souvent, on ne leur disait pas la raison d'un échec à un concours, alors qu'ils avaient de très bonnes notes. Ils étaient plus surveillés que les autres citoyens, et vus avec méfiance, mal reçus, parfois, par ceux qui étaient restés.

Ainsi, certains témoins ukrainiens nous ont souligné qu'ils étaient moins surveillés en Sibérie, là où il y avait de très nombreux déportés, qu'en Ukraine, en particulier occidentale, car on se méfiait extrêmement de tout ce qui pourrait sembler donner des arguments nationalistes.

Mais si les retours dérangeaient les responsables politiques locaux, ils dérangeaient aussi, parfois, la population, qui se méfiait de ces personnes qui, même si elles étaient libérées, avaient eu un parcours bien étrange. Enfin, nous avons reçu quelques témoignages, où la famille elle-même, restée en Ukraine, ou ailleurs, voyait d'un mauvais oeil ce retour de parents qui risquaient de réduire encore les maigres ressources dont elle vivait, avec ces nouveaux membres revenant de très loin. A côté de cela, il y a au contraire des exemples de très fortes solidarités, de contournement des règles, où des responsables d'usine, d'école, d'autres institutions, voient bien la situation de ces personnes, connaissent les interdits, les limites qu'ils subissent, mais essaient par tous les moyens de les contourner. Nous ne sommes pas en mesure (et c'est une des limites d'une histoire écrite à partir de récits), de dire si les situations diffèrent d'un pays à l'autre.

De façon très floue, nous avons cependant l'impression que la situation fut vraiment difficile en Ukraine, où une très forte méfiance a subsisté. Nous avons rencontré par ailleurs, en Sibérie (près d'Irkoutsk et de Bratsk) et au Kazakhstan (près de Karaganda) des Ukrainiens et des Litvaniens qui avaient choisi de rester, où s'étaient retrouvés à rester, sans vraiment choisir. Les raisons sont multiples : les uns avaient constitué une famille, bien insérée dans le monde local où ils vivaient, avaient commencé des formes d'ascension sociale, avaient développé des stratégies pour leurs enfants. D'autres ont pensé revenir, mais ont vu, parfois après avoir essayé, qu'ils ne pourraient pas vivre comme ils le souhaitaient, la déportation les ayant coupé des relations avec leur environnement amical et social de départ, ou ayant perdu leurs biens et ne pouvant vraiment le récupérer. De déportés, ces personnes sont devenues migrantes, puis ont construit une vie complètement intégrée dans la société locale.



**« L'Ukraine a cela de particulier par rapport à tous les autres pays sur lesquels nous avons travaillé, que la déportation n'est pas au centre de cette mémoire, car la famine domine complètement la mémoire en particulier collective. »**

**Marta Craveri & Alain Blum**

**Quel rôle les photos exerçaient-elles dans l'imaginaire du déporté ? et dans quelles conditions ont-elles été prises ?**

Les photos ont été une découverte, une surprise, pour nous. Nous n'imaginions pas que tant de photographies avaient été prises et conservées soigneusement. Il s'agit de photos personnelles, pas de photos de propagande, mais des photos de famille, qui conservent la trace de moments de fête (mariage, fête entre jeunes au village), de tragédie (enterrement d'un proche), du quotidien (photos de brigades au travail).

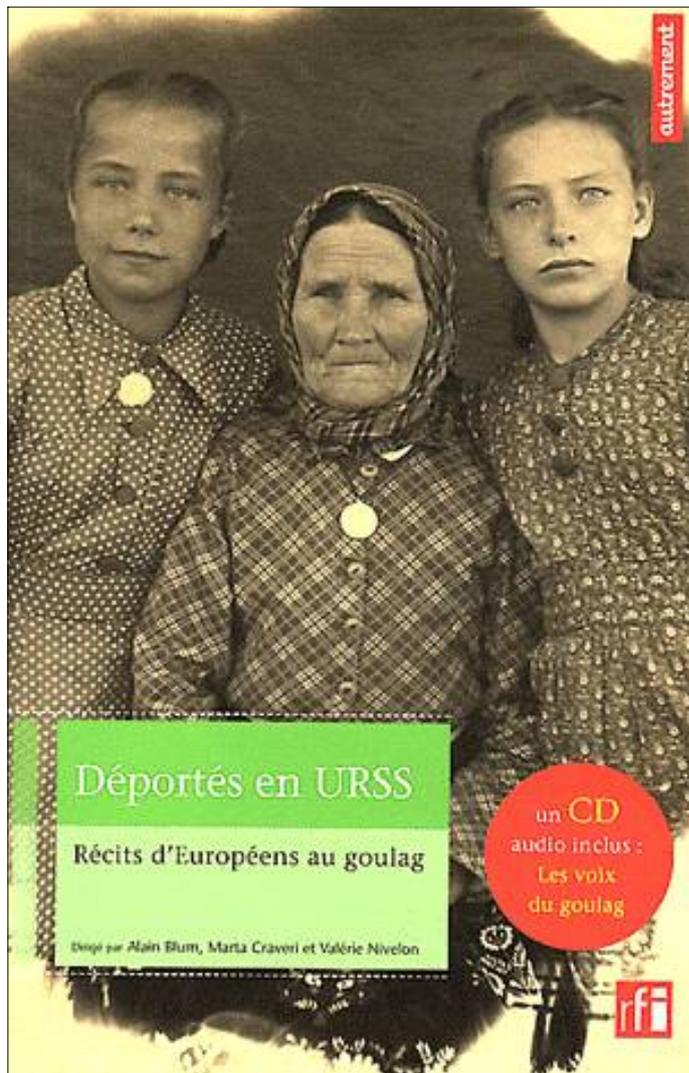
Plusieurs ont déroulé le récit de leur vie, en l'entrecoupant de commentaires autour des photos, qui leurs permettaient de remettre un visage sur un proche, de se replonger dans une atmosphère (le travail dans les bois, très dur, en plein hiver, la mort d'un proche, etc.). Ces photos datent plutôt de la période qui suit la mort de Staline, quand les déportés ont recouvré une certaine liberté, sans pour autant pouvoir revenir, mais certaines ont été prises auparavant.

On trouve même des photos à l'intérieur des camps, et pas seulement au sein des villages spéciaux. Ces photos ont été prises dans des contextes variés: parfois un photographe passait au village, et proposait ses services. Certains déportés possédaient ou ont acquis, eux-mêmes, un appareil photo, et en faisaient bénéficier leurs voisins. Nous avons vu toutes ces situations.

**Quelle place occupe la mémoire des victimes des déportations stalinienne dans la conscience collective ukrainienne contemporaine ?**

L'Ukraine a cela de particulier par rapport à tous les autres pays sur lesquels nous avons travaillé, que la déportation n'est pas au centre de cette mémoire, car la famine domine complètement la mémoire en particulier collective. Les manifestations publiques traitent surtout de la famine, les recherches scientifiques aussi. Si en Lituanie, en Estonie ou dans quelques autres pays, les déportés sont parmi les victimes les plus mises en avant et honorées aujourd'hui, cela ne semble pas être vraiment le cas en Ukraine.

De plus, lorsque les déportés sont évoqués, ils ne s'agit la plupart du temps que des déportés ukrainiens, alors que Polonais et surtout Juifs d'Ukraine furent aussi déplacés massivement et font partie de cette histoire collective de l'Ukraine. Enfin, parler des déportations est complexe, car les trajectoires personnelles furent multiples, certains eurent du mal à se réinsérer, d'autres eurent des parcours postérieurs à leur retour qui fut couronné de succès.



**Déportés en URSS. Récits d'Européens au goulag**

Dirigé par Alain Blum, Marta Craveri et Valérie Nivelon  
Collection Mémoires, éditions Autrement  
320 pages + CD audio avec treize témoignages  
VO-VF, 64 photographies, 8 cartes – 23 €

*Alain Blum est enseignant à l'EHESS, directeur du Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (Cercec) et directeur de recherches à l'Ined.*

*Marta Craveri est chercheuse au Cercec.*

*Valérie Nivelon est journaliste à RFI et productrice de l'émission La marche du monde.*

## Joseph Roth (1894 - 1939), Galicien, autrichien, parisien d'adoption, cosmopolite convaincu, perpétuel exilé et déraciné...

**D**ans un de ses premiers romans, *La Fuite sans fin*, Joseph Roth retrace le parcours d'un soldat autrichien qui, parti de la captivité en Russie, finit par échouer sur une place parisienne, selon un inexorable mouvement de l'Est vers l'Ouest. Comme souvent, c'est avec une saisissante prémonition de son propre destin que Roth raconte l'itinéraire de ce personnage.

Né à Brody (alors en Galicie austro-hongroise) en 1894, il passe son enfance et son adolescence dans cette même ville, avant d'entamer des études universitaires à Lviv et à Vienne. Les incertitudes biographiques sur les jeunes années de Roth (sa période galicienne) s'expliquent à la fois par l'absence de documents (on ne dispose que de quelques-unes de ses lettres écrites à l'époque, de quelques photographies et de quelques témoignages recueillis ultérieurement par son biographe, David Bronsen) et par la tendance de l'écrivain à la mystification (il donnera les témoignages les plus fantaisistes et les plus contradictoires sur son lieu de naissance, l'identité de ses parents et cherchera souvent à brouiller les pistes). Pendant les années de guerre, Roth est envoyé au front pour réaliser des reportages sur les combats, et c'est sûrement en partie à ce moment que se dessine sa vocation de journaliste.

Revenu à Vienne après la Première Guerre mondiale, il se lance dans le journalisme où son sens de l'observation et de l'analyse font merveille. Vienne, faut-il le rappeler, n'est désormais plus que la capitale d'un État qui compte à peine six millions d'habitants, et la situation économique de l'Autriche d'après-guerre fait que les débouchés professionnels qui s'offrent à un jeune journaliste ambitieux et talentueux comme l'est Roth ne sont pas suffisants.

Il part donc pour l'Allemagne et sera pendant une dizaine d'années, jusqu'au tout début de l'année 1933, un des journalistes les plus cotés de la République de Weimar. Ces années sont aussi celles où s'affirme son écriture romanesque, qui toujours se développera en parallèle avec son activité de journaliste, ces deux pans de sa création se nourrissant véritablement l'un de l'autre.

Envoyé par la *Frankfurter Zeitung* faire des reportages à travers l'Europe, Roth voyage en Italie, en Russie soviétique, en Albanie, en Yougoslavie, retourne épisodiquement en Galicie, et surtout il découvre Paris au milieu des années 1920. C'est un véritable « coup de foudre » dont il ne se remettra jamais, il écrit des pages exaltées sur Paris et aussi sur le midi de la France.

La période « allemande » de Roth s'achève brutalement au tout début de l'année 1933 : avec l'accession d'Hitler au pouvoir, l'écrivain, qui depuis toujours a compris l'ampleur du danger que représentait le national-socialisme pour l'Europe, pour la civilisation, pour l'humanité, prend le train pour Paris et y passera les six années qui lui restent à vivre, s'installant successivement dans deux hôtels de la rue de Tournon.

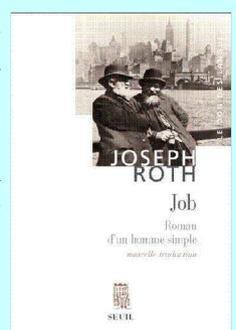


Cette période parisienne (1933-1939), dans laquelle Roth continue à mener de front sa carrière de journaliste (il écrit désormais pour des journaux d'exilés) et celle de romancier (les chefs-d'œuvre se succèdent) est marquée par un scepticisme et un désespoir croissants, causés tout autant par l'échec de sa vie privée que par le contexte politique européen (l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie en 1938 lui donne pour ainsi dire le coup de grâce). L'alcoolisme qui l'accompagne depuis des années ne cesse de s'aggraver, et Roth meurt en mai 1939 à l'hôpital Necker à la suite d'une crise de *delirium tremens*.

De l'immensité des plaines galiciennes, de la vastitude de l'empire austro-hongrois au quartier du Sénat à Paris, dans lequel il a aimé vivre et écrire, et qu'il surnommait affectueusement sa « République de Tournon », l'espace n'a cessé de se rétrécir autour de cet homme à l'identité complexe et multiple : écrivain autrichien, journaliste allemand, Parisien d'adoption, cosmopolite convaincu, perpétuel exilé et déraciné.

**Stéphane Pesnel**

Stéphane Pesnel est Maître de conférence à Paris IV. Il a récemment achevé une remarquable traduction de *Job - Roman d'un homme simple* (Le Seuil - Le don des langues - 232 pages )



## Entretien avec Antoine Arjakovsky, directeur émérite de l'Institut d'études œcuméniques de Lviv, et codirecteur du département de recherches Société Liberté Paix au Collège des Bernardins à Paris.



### *20 ans après l'avènement de l'indépendance ukrainienne, quel rôle exercent les religions dans la définition des identités nationales ?*

Je crains de dire que certaines « religions » aient perdu beaucoup de leur capital de confiance qu'elles avaient accumulé à l'époque soviétique en raison des persécutions dont elles furent victimes. La religion païenne du matérialisme dialectique en effet ne pouvait souffrir ni

les catholiques, ni les orthodoxes, ni les baptistes, ni les témoins de Jéhovah.

La chute de l'idéologie marxiste-léniniste a permis aux Eglises de retrouver leur liberté et de s'engager à nouveau dans la vie sociale de la nation ukrainienne. De nombreuses communautés ont été créées, de nombreux édifices religieux ont été construits, de nombreuses initiatives caritatives ont vu le jour. Bien que ce sujet demanderait à être traité bien plus amplement, je crois qu'il est possible de caractériser le rôle des Eglises dans la définition de l'identité nationale de la façon suivante. D'un côté on trouve dans toutes les confessions confondues des chrétiens qui considèrent qu'il faut bien séparer les traditions culturelles présentes en Ukraine pour éviter toute instabilité, toute menace identitaire. Il y a par exemple le synode de l'Eglise orthodoxe ukrainienne dépendant du patriarcat de Moscou, actuellement présidé par l'évêque d'Odesa Mgr Agafanguel, en raison de la maladie de Mgr Volodymyr de Kiev, qui considère que l'Eglise ukrainienne fait partie intégrante du patriarcat de Moscou. De l'autre côté on trouve le patriarcat de Kiev présidé par le métropolite Philarète qui estime que l'Eglise orthodoxe ukrainienne est suffisamment mûre pour disposer d'un statut d'autocéphalie. Dans l'Eglise catholique on trouve la même tension entre l'Eglise catholique de rite romain et l'Eglise catholique de rite byzantin qui ne parviennent pas à trouver un accord sur la façon de gérer ensemble les destinées de l'Eglise catholique en Ukraine.

Dans le monde protestant il existe également des tensions très vives entre les courants évangéliques, qui radicalisent souvent les frontières entre le bien et le mal, et les courants réformés, qui ont tendance à les atténuer, sur des questions d'ordre éthi-

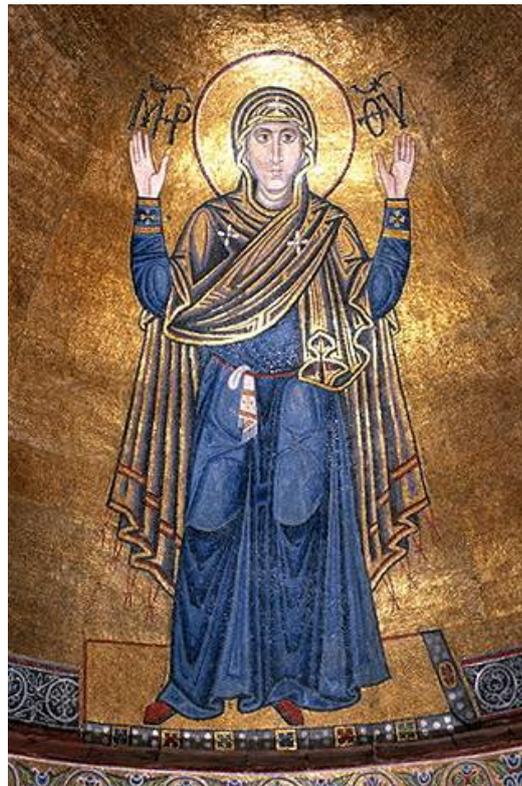
que et organisationnelles. Une approche œcuménique permettrait à ces Eglises de trouver des synthèses aux courants qui les divisent. J'ai exposé dans mon livre « En attendant le concile » mon approche fondamentale sur ces questions. Je ne peux ici répéter mon analyse résolument post-confessionnelle des voies de réconciliation possibles entre les courants zélotes, prosélytes et spirituels à l'intérieur de chaque Eglise.

J'aimerais simplement poser ici les trois conditions préalables au dialogue inter-confessionnel. Premièrement il serait tout à fait envisageable de respecter les identités et les niveaux de conscience de chacun si les uns et les autres acceptaient d'adopter une lecture plus historique du passé ukrainien. Deuxièmement il faudrait que l'Eglise soit d'abord comprise par les uns et les autres comme une réalité divino-humaine et non pas seulement comme une institution purement humaine ou purement divine. Enfin troisièmement chaque Eglise doit reconnaître qu'elle est en partie responsable de la division qui existe entre les chrétiens en Ukraine. Rejeter sa responsabilité serait en effet tout à fait contraire au contenu même de la révélation chrétienne. A partir de là il serait possible de proposer un agenda pragmatique et progressif aux Eglises avec un argu-

mentaire capable de les convaincre que la réunification des chrétiens de l'Eglise de Kiev est tout à fait possible. Toute l'histoire du mouvement œcuménique montre que des chrétiens qui paraissent divisés ad vitam aeternam sont capables de retrouver une unité profonde dès lors qu'un désir sincère de réconciliation est présent de part et d'autre. Les Eglises protestantes des Pays-Bas, qui étaient divisées sur la doctrine de la prédestination, en témoignent.

L'Eglise orthodoxe et l'Eglise catholique aux Etats-Unis, qui étaient divisées sur la question du filioque, en témoignent. L'Eglise catholique et l'Eglise luthérienne qui étaient divisées sur la question de la justification en témoignent. Le premier pas à faire dans cet agenda œcuménique ukrainien consisterait à mon sens à soutenir les entreprises des universitaires appartenant à différentes Eglises

réunis au sein de la Société Académique Chrétienne en Ukraine. En septembre 2008 nous étions parvenus avec Constantin Sigov et Oleh Tury à réunir les représentants des Eglises de Kiev (catholiques et orthodoxes) à l'Académie Mohyla pour une discussion portant sur un horizon commun pour l'ensemble des Eglises en Ukraine. Mais cette SACU n'est soutenue institutionnellement et financièrement par aucune institution ni en Ukraine ni ailleurs dans le monde. Il a fallu interrompre ses activités en attendant des jours meilleurs...



**« Le temps est également venu de permettre aux Ukrainiens dans leur ensemble à redécouvrir, par la figure de certains justes comme Clément Sheptytsky, à la fois l'ampleur de la tragédie humaine qu'a connue l'Ukraine pendant la dernière guerre mondiale, et la capacité dont dispose chaque individu à l'heure du péril pour sauver toute l'humanité par une attitude de courage et de respect de la dignité de chaque être humain. »**

**Antoine Arjakovsky**

*Autour de quels thèmes s'est établi en Ukraine le dialogue judéo-chrétien ?*



*Synagogue du Podil à Kiev*

Le dialogue judéo-chrétien est encore à mon avis en Ukraine à une phase initiale. Les juifs ont été décimés pendant la deuxième guerre mondiale. Il a fallu que le livre du père Patrick Desbois *La Shoah par balles* soit traduit en ukrainien en 2011 pour que les Ukrainiens commencent à prendre la mesure de ce qui s'est passé il y a 70 ans.

A Kiev, l'amitié qui lie Léonide Finberg et Constantin Sigov a donné beaucoup de fruits, par exemple avec les éditions Dukh i Litera. A Lviv, Myroslav Marynovytsch, vice-recteur de l'Université catholique fait partie de ces intellectuels ukrainiens qui font beaucoup pour lutter contre toute forme d'antisémitisme. Nous avons organisé plusieurs conférences judéo-chrétiennes à l'Université catholique d'Ukraine. Je me souviens en particulier du dialogue entre Adèle Dianova, directrice du centre Hessed Arieh de Lviv et le père Antoine Guggenheim du Collège des Bernardins au sujet des voies possibles de réconciliation et de coopération. J'en ai retenu l'idée que la priorité était d'aider les juifs d'Ukraine à se réapproprier leur mémoire.

Le temps est également venu de permettre aux Ukrainiens dans leur ensemble à redécouvrir, par la figure de certains justes comme Clément Sheptytsky, à la fois l'ampleur de la tragédie humaine qu'a connue l'Ukraine pendant la dernière guerre mondiale, et la capacité dont dispose chaque individu à l'heure du péril pour sauver toute l'humanité par une attitude de courage et de respect de la dignité de chaque être humain.

*Quelles relations les églises ukrainiennes entretiennent-elles avec l'Islam ?*

L'islam est essentiellement présent en Crimée par la présence de plusieurs centaines de milliers de tatars. Ils sont soutenus par les courants ukrainophones favorables à une région autonome de Crimée au sein de la République ukrainienne. Ils représentent en revanche un frein pour les courants pro-russes qui considèrent que la Crimée est une partie intégrante de la « sainte Russie » depuis le mariage du prince Volodymyr à Chersonnèse au IXe siècle. Staline leur était également défavorable puisqu'il les a déportés en une nuit vers l'Asie centrale au moment où les forces allemandes se rapprochaient de la Crimée en 1942.

Le dialogue inter-religieux entre chrétiens et musulmans ukrainiens est donc d'abord conditionné par l'horizon politique et historique de la Crimée. Adopter une approche historique et non mythique du passé de la Crimée consiste pour commencer à admettre que la Crimée n'a fait partie de l'Empire russe que pendant un siècle (1854-1954). Ceci ne signifie pas qu'il ne faille pas accorder un statut spécifique à la Crimée, très largement russophone, au sein de la République ukrainienne.

Mais cela permettrait, si cela était clairement admis par les uns et les autres, de rassurer les habitants de Crimée et de les convaincre que les inévitables tensions inter-religieuses ne seront pas exploitées à des fins politiciennes. Le dialogue inter-religieux à mener en Crimée consiste ensuite à parler des préoccupations communes des chrétiens et des musulmans, à savoir les modalités en cours d'adoption à Kiev de la privatisation de la terre en Crimée.

Celle-ci seront-elles à l'avantage en premier lieu des habitants de Crimée ? Le dialogue inter-religieux est inséparable d'une prise de conscience post-idéologique de la relation structurelle qui existe entre le théologique et le politique.



*Mosquée de Marioupol*

## Méthode Assimil L'Ukrainien

Tetyana Ollier

**Dans un premier** temps, vous vous familiarisez directement avec la langue étudiée. Cette immersion est quotidienne et demande 20 à 30 minutes d'attention par jour. Vous écoutez, lisez et comprenez grâce à la traduction. Vous répétez les phrases à haute voix pour former votre prononciation, avec l'aide de la transcription phonétique ou, mieux, des enregistrements. Pendant cette phase, vous ne devez pas sortir de ce cadre passif en tentant de former vos propres phrases. Laissez-vous simplement imprégner par la langue étudiée.

Toutes les sept leçons, une leçon de révision précise certains points des six leçons précédentes et structure les connaissances grammaticales acquises au cours de la semaine. Votre assiduité est la garantie de votre réussite. Les deux premières semaines sont décisives, le reste suivra naturellement.

Le niveau final atteint, grâce à un cours "Sans Peine", est celui de la conversation courante. Vous avez alors une bonne maîtrise de la grammaire et un vocabulaire important (en moyenne 2 000 mots). Il est communément admis qu'un adulte maîtrise et utilise couramment environ 1 500 mots.



**L'Ukrainien**  
Tetyana Ollier  
Editions Assimil  
Niveau: Débutants  
80 leçons  
480 pages  
Prix : 24,90.€  
ISBN : 9782700503340

## Gagner à en mourir

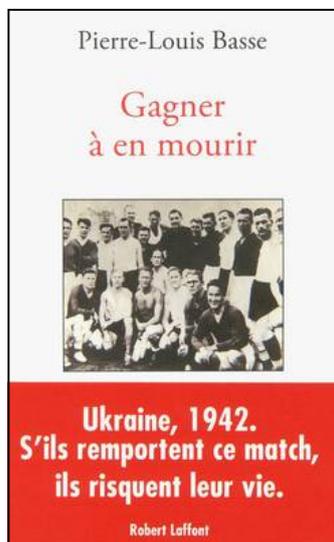
Pierre-Louis Basse

**S'ils remportent** ce match de football contre les nazis, les Ukrainiens savent que leur existence est menacée. Et pourtant, ces hommes choisiront de remporter la victoire plutôt que de souffrir une vie de déshonneur.

Retour sur une histoire incroyable, celle d'une équipe de football qui, durant la Grande Guerre, préférera encourir les plus graves sanctions plutôt que céder au déshonneur d'un match arrangé...Lorsqu'en 1941 le régime nazi décide d'organiser un grand tournoi européen de football, c'est bien évidemment pour affirmer la supériorité du Reich. Mais le FC Start, équipe montée de bric et de broc par un ancien boulanger de Kiev venu recruter de vieux joueurs sur le retour et de jeunes sportifs en manque de compétition, accumule les victoires.

Durant plus d'une année, l'équipe ukrainienne bat platelement tous ses adversaires. Se répand alors partout en Europe la rumeur qu'une équipe de pauvres hères – dont bon nombre sont juifs en plus ! – défie l'Allemagne nazie. Le 9 août 1942, l'équipe ukrainienne du FC Start doit affronter l'équipe nazie pour son match retour. Les Allemands ont été corrigés 7 à 2 à l'aller et il est impensable qu'un tel scénario se reproduise. L'État-Major allemand signifie aux joueurs ukrainiens l'ordre impératif de s'incliner. Sinon, ils encourent la peine capitale : la mort. Ce match qui aura lieu au Zenit stadium de Kiev va révéler toute la brutalité du régime nazi. Ce jour-là, même réduits à dix joueurs dès la première mi-temps, même menacés par les armes dans leur propre vestiaire par des officiers nazis, les hommes du FC Start ont décidé qu'ils ne céderaient pas. Personne ne leur fera courber l'échine. Ils remportent le match sur le score de 5 à 3. Par leur victoire, portée par la ferveur populaire, les Ukrainiens ont rendu leur fierté à tout un peuple. Mais pour avoir défié avec une telle maestria et une telle insolence envers l'opresseur, l'ensemble des joueurs du FC Start sera arrêté, torturé et déporté dans des camps où bon nombre d'entre eux périront.

**Pierre-Louis Basse est journaliste et écrivain. Grande figure du journalisme sportif (Europe 1, Canal +), passionné d'histoire et de football, il s'est imposé au fil du temps comme animateur culturel de talk shows : « Le temps de se le dire » et « Bienvenue chez Basse » sur Europe 1.**



## Gagner à en mourir

Pierre-Louis Basse  
Editions Robert Laffont  
144 pages  
Prix : 14,00 €  
ISBN : 2-221-13106-1